

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Discours du for intérieur](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-08-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous ne voulez pas que j'aïlle vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°42/65-67

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 80-81, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/282-289

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°17 Lundi 7 août. Une heure.

Vous ne voulez pas que j'aïlle vous voir tout de suite. Je ne ferai que ce que vous voudrez. Mais le mécompte est grand. Je voulais partir après demain Mercredi soir, pour être à Paris, jeudi matin. J'ai un dîner obligé à Lisieux le Mercredi 16 août. Si je ne vais pas vous voir cette semaine comme je ne veux pas ne rester à Paris que 24 heures, je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine prochaine. Je partirais le jeudi 17 et je vous verrais le 18. Serez-vous reposée? Je trouverais, je vous assure, des conversations qui vous reposeraient mieux que votre solitude. Onze jours encore avant de savoir, de voir par moi-même comment vous êtes que c'est long ! Je sais que je suis ingrat, que c'est déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues, dans ma France, sans abyme ni tempête entre nous. Mais que voulez-vous?

En fait de bonheur, je n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux souffrir de la privation qu'abaisser mon ambition. Réglons au moins tout de suite mon voyage. Que je puisse penser au jour précis à l'heure. Je n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie ; bien au contraire; le bonheur prévu mesuré, sondé d'avance à toujours surpassé mon espoir. J'entends le vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans doute le train ordinaire de la vie est fort au dessous des rêves de l'âme ; mais le vrai bonheur, quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière toute imagination humaine et il n'y a point de si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que si je tarde à vous voir, au moins je vous trouve effectivement reposée. Ce que vous me dites pour me rassurer ne me suffit point.

Je n'ai jamais beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour votre rétablissement. Je savais bien que tant de monde et de bruit vous fatiguerait. Mais ces déplorables agitations ont encore tout empiré, & vous revenez moins bien que vous n'étiez partie. Que je suis pressé d'y aller voir ! Vous ne savez pas à quel point mon imagination est malade sur la santé de ce que j'aime. C'est là le point, le seul peut-être, sur lequel m'a raison soit absolument sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le sais.

4 heures J'ai fait hier jour de grande fête, et quête religieuse dans mon village un dîner bien différent de votre dîner chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé avec un jeune prêtre des environs, le maire, l'adjoint un petit bourgeois, sa femme, sa fille et deux paysans. Ce dîner là était une grande affaire délibérée pendant huit jours et pour laquelle on était venu processionnellement nous inviter. Mad. de Meulan et moi, après s'être assuré de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers. champs dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour d'un cottage vieux, délabré où loge le curé en attendant la Construction d'un presbytère. Personne pour nous recevoir; on était encore à Vêpres. Mais en revanche, je ne sais

combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies, de camards, aboyant, grognant, criant, courant, barbotant dans deux ou trois pièces d'eau pleines de de boue ; là et là des charrettes brisées, des fagots déliés, des briques et des pierres entassées pèle-mêle, tout le bagage d'une forme mal tenue par de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le le plus riant qui se puisse voir ; de vastes près bien frais couverts, de ces bœufs énormes, tranquilles, qui semblent le type de la force au repos ; de beaux arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des pins, des mélèzes mariant leurs formes et leurs teintes si variées ; l'eau de ces marres stagnantes et sales courant à vingt pas de là, claire, pure rapide. Toutes les grâces de la nature, à côté de toutes les grossièretés de l'homme.

On est enfin revenu de Vêpres ; nous avons dîné. Tout ce monde tendu, mal à l'aise, obséquieux, tour à tour silencieux ou bavard, excepté deux, le Curé, bon prêtre sans embarras dans sa gaucherie, et le Maire ancien soldat, huit ans grenadier à cheval et sous officier dans la garde impériale, maintien grave, œil fixe et doux se taisant sans sauvagerie parlant sans vanité. Au bout d'une heure, à la fin du dîner, après quelques verres de vin de champagne car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à l'aise et même un peu en train. Tout naturellement le dez de la conversation est tombé aux mains du vieux soldat ; et depuis la campagne de Russie jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté lui-même sans esprit mais non sans intérêt, tour à tour bonhomme et fanatique, intelligent et crédule, enthousiaste et désabusé, ému et apathique, méprisant la paix, mais jouissant beaucoup du repos, ami de l'ordre respectueux, et disant de moi, pour témoigner l'estime qu'il me porte que les mauvais sujets de toute la France me craignent, comme il est craint, lui de ceux de St Ouen. A huit heures et demie, on nous a reconduits jusqu'au Val-Richer. Je donnerai des matériaux pour la construction du presbytère, et je suis très populaire dans St Ouen, dont je vous raconte les histoires. Je voudrais trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 heures du soir.

Je ferme ma lettre pour la donner à un homme à moi qui va demain de grand matin, à Lisieux. Vous l'aurez ainsi un jour plutôt. Les lettres de Paris m'arrivent ici, le lendemain, de 9h. à midi. Celles qui partent du Val-Richer ne sont à Paris que le surlendemain. J'espère que vous m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez être à Paris demain. Adieu Adieu, sans aucun doute cet adieu là va moins loin et pèse moins sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux pourtant, d'infiniment mieux.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 17. Val-Richer, Lundi 7 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 20/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/904>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur80-81

Date précise de la lettreLundi 7 août 1837

Heureune heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N^o 17

Lundi 7 Aout — une heure. 80

N^o 5

Vous ne voulez pas que j'aille
 vous voir tout de suite. Je ne ferois que ce que vous
 voudriez. Mais le malcompie est grand. Je voudrois
 partir après demain mercredi soir, pour être à Paris
 leudi matin. J'ai un dîner obligé à Lédoux le mercredi
 16 Aout. Si je ne vais pas vous voir cette semaine,
 comme je ne veux pas me rester à Paris que 24 heures,
 je ne pourrai y aller que vers la fin de la semaine
 prochaine. Je partirois le Jeudi 17 et je vous verrai
 le 18. Sera ce bien? Avez-vous reposé? Je trouverois
 je vous assure, de conversation qui vous reposeroit
 mieux que votre solitude. Onze jours encore avant
 de savoir de vous pas moi même comment vous êtes,
 que c'est long! Je sais que je suis ingrat, que c'est
 déjà un bien immense de vous avoir à 45 lieues,
 dans ma France, dans abyme ni compte entre nous.
 Mais que voulez-vous? en fait de bonheur, je
 n'impose point de limite à mes vœux. J'aime mieux
 souffrir de la privation qu'abaïtter mon ambition.
 Réglons au moins tout de suite mon voyage. Que
 je puisse partir au jour prévu, à l'heure. Je
 n'ai jamais trouvé que l'attente usât la joie; bien
 au contraire: le bonheur prévu, mesuré, calculé

Devance & toujours surpasse mon espoir. J'entends le
vrai bonheur. On parle d'imagination, d'idéal. Sans
doute, le train ordinaire de la vie en fait un
devenir de rêve de l'homme; mais le vrai bonheur,
quand il apparaît, laisse loin, bien loin en arrière
toute imagination humaine, et il n'y a point de
si bel idéal qui approche de la belle réalité. Que
si je tarde à venir, vous au moins je vous trouve
effectivement reposée. Ce que vous me dites pour me
rassurer ne me suffit point. Je n'ai jamais
beaucoup compté sur votre séjour en Angleterre pour
votre rétablissement. Je savais bien que tout le
monde et le bruit vous fatigueraient. Mais ces
déplorables agitations ont encore tout empiré, &
vous avouez même bien que vous n'avez parlé. Que
je suis pressé d'y aller voir! Vous ne savez pas
à quel point mon imagination est malade. Sur la
crainte de ce que j'ai me. C'est là le point, le seul
point-être sur lequel ma raison soit absolument
sans pouvoir. Mon seul remède, c'est que je le voie.

Et bien.

J'ai fait hier, jour de grande fête et quite religieuse
dans mon village, un dîner bien différent de votre dîner
chez le Duc de Devonshire. J'ai dîné chez mon curé,
avec un jeune prêtre des environs, le maire, l'adjoint,
un petit bourgeois, la femme, la fille et deux paysans.

Le dîner-là étoit
jeux et pour laq
nous inviter, mais
de notre consentement
champs dans la
d'un cottage avec
la construction de
recevoir, on étoit
ne dirai combien
de canards, aboy
barbottant dans
fontes, d'écume,
des fagots de foin,
pêle-mêle, tous
de pauvre labou
plus vaux qui
frais, couverts de
semblent le type
arbres, des chênes
pins, des mélèzes
si variés; l'air

l'air, à vingt
toutes les grâces
grossières de
Après, nous ave
à l'aise, obéqui

contenus le
Vidal. On
fere au
bonheur,
on arrive
point de
calité. Les
vous trouvez
ils, pour me
invrais
agitation pour
tant de
moi ce
empire, et
partie. Les
avez pas
tard. Les la
ent, le tout
absolument
me je le sais.
notre
et notre dîner
mon cœur,
l'adjoint,
deux paysans.

Le dîner-là était une grande affaire, célébrée pendant huit jours et pour laquelle on était venu processionnellement nous inviter, M^{rs}. de Mouchon et moi, après s'être assuré de notre consentement. Nous sommes arrivés à travers champs. Dans la cour, je devrais dire dans la basse-cour d'un cottage vieux, délabré, où l'on attendait la construction d'un presbytère. Personne pour nous recevoir, on était encore à Népre. Mais en revanche, j'ai vu lài combien de chiens, de cochons, de poules, d'oies, de canards, aboyant, grognant, criant, couvant, barbotant dans deux ou trois pièces d'eau pleine de joncs, d'écume de boue, et là et là de charrette, braise, des fagots d'écorce, des briques et des pierres entassées pêle-mêle, tous le bagage d'une ferme mal tenue par de pauvres laboureurs. Et tout à l'entour le pays le plus valet qui se puisse voir, de vastes prés bien frais, couverts de ces bœufs énormes, tranquilles, qui semblent le type de la force au repos, de beaux arbres, des chênes, des hêtres, des pommiers, des pins, des mélèzes, marquant leurs formes et leurs teintes si variées; l'eau de ces masses stagnantes et sales coulant à vingt pas de là, claire, pure, rapide; toutes les grâces de la nature à côté de toutes les grossièretés de l'homme. On est enfin revenu de Népre, nous avons dîné. Tous ce monde tendu, mal à l'aise, obéissant, tous à tous silencieux ou bavard,

accepté deux, le curé, bon prêtre, sans embarras dans la
 gauche, et le maire, ancien soldat, huit ans penchés
 à cheval et son officier dans la garde impériale, maintien
 grave, œil fixe et dur. Se taisant sans s'avagrer
 parlant sans vanité. Un bout d'une heure, à la fin
 du dîner, après quelques verres de vin de Champagne,
 car on en boit là, je suis parvenu à les mettre à
 l'aise, et même un peu en train. Sans naturellement,
 le sujet de la conversation est tombé aux mains du
 vieux soldat, et depuis la campagne de Russie
 jusqu'à la bataille de Waterloo, il s'est raconté
 lui-même, sans esprit mais non sans intérêt, tout
 à leur bonhomme et fanatique, intelligent et crédule,
 enthousiaste et débauché, ému et apathique, méprisant
 les pures, mais jouissant beaucoup du repos, ami de
 l'ordre, respectueux, et distant de moi, pour témoigner
 l'estime qu'il me porte, que les mauvais sujets de
 toute la France me méprisent, comme il est craint,
 lui, de ceux de St. Omer. À huit heures et demie,
 on nous a secondés jusqu'au Val Richer. Je
 demandai des matériaux pour la construction du
 presbytère, et je suis très populaire dans St. Omer
 dont je vous raconte les histoires, et voudrais
 trouver ce qui peut vous divertir et vous reposer.

10 h. du soir.

J'écris ma lettre pour la donner à un

vous voir tout
 vendrez. Mais
 partir après
 lundi matin.
 le vent. Si je
 comme je ne
 je ne pourrai
 prochaine. De
 le 18. Sera-ce
 je vous assure
 mieux que tout
 de savoir de
 que c'est long
 déjà un bien
 dans ma France
 Mais que vous
 s'impose point
 souffrir de la
 réglons au me
 je puisse pour
 n'ai jamais tra
 au contraire :

homme à moi qui va demain de grand matin à
Lisieux. Vous l'aurez ainsi en jeu plutôt. Les
lettres de Paris n'arrivent ici le lendemain, de 9h.
à midi. Celles qui partent du Val Richer ne sont
à Paris que le surlendemain. J'espère que vous
m'aurez écrit d'Abbeville ou de Beauvais. Vous devez
être à Paris demain. Adieu, adieu. Sans aucun
doute, cet adieu là va moins loin et pèse moins
sur le cœur. Il y a quelque chose de mieux
pourtant, infiniment mieux.